

# ***Michel Foucault : le G.I.P., l'histoire et l'action.***

**Audrey Kiéfer**

---

---



<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/1.0/deed.fr>

---

---

## **PRÉFACE :**

### **RENÉ SCHÉRER : *Combat contre l'intolérable***

En prenant connaissance de cette heureuse publication d'Audrey Kiéfer, comme en parcourant sa thèse – car ce fut d'abord un travail conçu pour une thèse de doctorat d'Etat ; sous la séduction d'une lecture aisée, il en a la rigueur – j'avais présent à l'esprit ce mot de Gilles Deleuze sur Foucault : « penser, pour lui, c'était réagir à de l'intolérable ». Et l'intolérable, à l'époque de la création du GIP dont l'historique fait l'objet de la première partie de cette étude, c'étaient les conditions réelles, matérielles, quotidiennes de la prison qui, depuis la décision si impavide du juge en son siège, à partir de la sentence toute formelle et abstraite du tribunal en sa quiétude, se traduit, dans la pratique, par l'horrible accumulation, en chaîne, des violences et des humiliations quotidiennes. Par une machine à déshumaniser débouchant sur la folie ou le suicide.

Mais y prête-t-on encore attention aujourd'hui, hors quelques enquêtes journalistiques sans lendemain, en marge de quelques interpellations vite oubliées ? Aujourd'hui où un populisme éhonté ne s'applique qu'à flatter une opinion qu'on apeure. Alors qu'il n'est fait appel, dans ce qu'il a de plus bas, qu'à l'esprit de vengeance et de ressentiment ?

Nous assistons, on le sait, à une récession sinistre, à une démission des consciences. Un grand trou de mémoire a banalisé la prison jusqu'à en rendre l'idée naturelle. Un trou où

s'engouffre l'emballement judiciaire, l'accroissement de peines toujours plus dures, toujours plus irréversibles. L'optique inversée de nos dirigeants, et malheureusement, il est à craindre, de la majorité de nos contemporains, semble avoir jeté un trait sur ce qui ce qui s'identifiait, il n'y a pas si longtemps - trois décennies à peine - à la lutte pour le progrès, pour la raison. Sur ce qui rejoignait la grande tradition des *Lumières*. Qui, par delà même, se liait à un immémorial : le sort des prisonniers, la légitimité de leur révolte, l'horreur déjà, en elle-même, de la privation de liberté.

Non, cela, ce côté de la lutte semble ne plus importer, intéresser à peine. Pis encore, il paraîtra, à beaucoup, déplacé ou scandaleux. Tant *la prison* est ressentie comme *naturelle*.

En dépit d'une surpopulation carcérale avérée, se multiplient et se renforcent les mesures d'enfermement ; et tout le discours politique officiel semble se résumer en une protection des « honnêtes gens » contre délinquants et criminels. Eux aussi, pourquoi pas, « de nature ».

Devant une telle déroute des valeurs et des esprits, le présent livre illumine et rafraîchit. Il est un comme une porte ouverte sur un zéphyr. La secousse salutaire qui rappelle à la raison, à la mémoire.

À la mémoire, parce que là comme partout et plus encore que partout ailleurs, ce sera l'histoire qui, en premier lieu, fait raison et donne sens. Telle celle de ce fameux groupe d'information sur les prisons (GIP) fondé, au début des années 70 à l'initiative de Gilles Deleuze et de Michel Foucault, comme la lutte la plus urgente, le combat le plus nouveau qui s'imposait dans le flux des « libérations de paroles » dont mai 68 semblait avoir ouvert les vannes. Combat d'une originalité certaine et encore inouïe, puisqu'il allait permettre aux prisonniers eux-mêmes d'exprimer leurs souffrances et leur détermination.

Mais aussi – et c'est sur quoi ici je veux seulement insister – l'intérêt de ce livre, une œuvre sobre et rigoureuse, un livre nécessaire - est peut-être, avant tout, d'avoir su situer

l'historique du GIP, et quelle qu'eût été son originalité, dans un ensemble, de l'avoir relié à tout un contexte. Il émerge, en effet, d'une tendance communément partagée qui faisait suite à la libération de 1945 – à une période où la condition carcérale avait été presque le lot commun, en tout cas le risque, à tous, le plus évident - et qui semblait avoir imprimé à la période contemporaine un mouvement irréversible. Une horreur de l'enfermement qui semblait constituer, comme on a coutume de dire, « un acquis ». Réformer la condition carcérale, mettre en question l'emprisonnement lui-même fut à l'ordre du jour de tous les gouvernements successifs.

Or, c'est cet acquis dont, écrivant aujourd'hui, nous avons l'effroi de constater l'effondrement, la rageuse et imbécile dénégation. Et qu'il est d'autant plus indispensable de rappeler, de ranimer avant une disparition définitive.

Vives, percutantes, les incursions documentées et clairement exposées d'Audrey Kiéfer dans un passé récent en continuité avec lequel nous n'avons jamais cessé d'être, mais que l'amnésie contemporaine risquait de recouvrir ou même d'effacer, formulent les vrais problèmes, décapent les vraies urgences. Elles substituent au cercle vicieux de la délinquance, de l'enfermement et de la récidive auquel se sont laissé prendre les politiques actuelles, un autre regard.

Mais ce n'est pas le seul mérite de l'ouvrage. Rendant justice à l'histoire, il place également l'œuvre de Michel Foucault dans une perspective peu souvent dégagée ou étudiée. Il montre, en effet, comment, chez lui, l'œuvre théorique s'est intimement mêlée à une pratique, à une lutte qui lui a fourni un véritable terrain d'expérimentation pour une conceptualisation qui allait venir bouleverser les cadres de la pensée et révolutionner l'histoire. Et comment le bond spéculatif pourra, à son tour, ouvrir à l'action des horizons jusqu'alors inaperçus.

*Surveiller et punir*, ce grand moment de l'esprit, prolonge le GIP qui l'a préparé et dont il émerge ; il élargit la signification d'une lutte, porte la question de la prison au niveau d'une problématique des sociétés modernes, de l'orientation de leurs visées disciplinaires qui, en même temps qu'elles la répriment, sont les agents de la trop fameuse « délinquance » qu'elles allèguent et de son cercle fatal. Une percée décisive, un regard d'aigle, replace alors en son juste sens toute une situation historique et sociale ; il en montre les impasses et relativise, du même coup, ses obsessions sordides en une cinglante dérision.

Ce que nous fait découvrir Audrey Kiéfer, c'est bien un Foucault *voyant*, pour reprendre encore à ce propos une expression de Gilles Deleuze qui, dans cette lutte contre l'intolérable a été son accompagnateur et ami.

Mais je me garde d'anticiper ni de présenter quelque résumé préalable, même succinct, laissant le lecteur au plaisir d'une découverte qui lui fournira aussi des repères pour savoir se reconnaître dans une période peu étudiée, parce que trop proche, peut-être, de notre histoire, et pour apprendre également à déjouer les embûches de notre - l'expression est foucauldienne - « révoltante actualité ».

René Schérer

20 septembre 2007